

*CONSULTATIONS d'EXTRAITS*  
*du livre*

**L'IDÉOLOGIE du GENDER**

P. Joseph-Marie VERLINDE

du même auteur

– *Parlez-moi de Dieu* Le Livre Ouvert, 2006  
(entretiens spirituels)

## L'IDÉOLOGIE DU *GENDER*

IDENTITÉ REÇUE OU CHOISIE ?

Le père **Joseph-Marie VERLINDE** est le fondateur de la fraternité monastique de la famille de Saint-Joseph.

[www.fsj.fr](http://www.fsj.fr)



## TABIE DES MATIÈRES

### **Introduction**

L'incident déclencheur de la polémique . . . p.11

#### **Le Gender : de quoi s'agit-il ?** . . . . . p.15

– Clarification de la terminologie . . . . . p.16

– La théorie du gender . . . . . p.20

#### **Le Gender : d'où vient-il ?** . . . . . p.23

– Les origines de la théorie du *gender* . . . . . p.24

– L'évolution du mouvement féministe . . . . . p.28

    L'égalitarisme . . . . . p.28

    Le différentialisme . . . . . p.28

    L'universalisme . . . . . p.29

    Le féminisme du *gender* . . . . . p.29

#### **Le Gender : quelle est son action ?** . . . . . p.35

– La déconstruction de la famille  
    hétérosexuelle . . . . . p.36

– *Queer* et la déconstruction  
    de la sexualité . . . . . p.37

#### **Le Gender : où nous conduit-il ?** . . . . . p.45

– Une nouvelle culture mondiale . . . . . p.46

– Une éthique du libre choix . . . . . p.48

#### **Retour aux manuels scolaires** . . . . . p.55

– Normaliser toutes formes de  
    comportements . . . . . p.56

– Non au stéréotype normatif hétérosexuel p.58  
– Une confusion épistémologique  
    significative . . . . . p.59

#### **La dimension politique du phénomène** . p.63

– Le soutien ambigu des instances  
    internationales . . . . . p.64

– L'Europe au rendez-vous du *gender* . . . . . p.70

– L'infiltration dans les politiques  
    nationales . . . . . p.71

#### **Retrouver le chemin du bon sens** . . . . . p.81

– Une théorie contestée par la science . . . . . p.82

– Un sophisme idéologisé . . . . . p.84

    Le déni de l'objectivité . . . . . p.84

    L'utopie d'une société sans famille

    hétérosexuelle . . . . . p.90

#### **La vision biblique de la complémentarité homme-femme** . p.95

– Une différence irréductible . . . . . p.96

– Une ouverture constitutive sur la  
    Transcendance . . . . . p.98

– De la solitude à la communion . . . . . p.99

– Intégrer la fécondité . . . . . p.104

– Identité personnelle et identité sexuelle . . p.106

..... suite extraits .....

## **Introduction**

### **L'incident déclencheur de la polémique**

L'attention du grand public fut attirée sur la théorie du « *gender* » par son entrée dans le monde de l'éducation.

En 2010, l'*Institut d'Études Politiques* de Paris lui dédiait une chaire et un enseignement : le projet, soutenu par M. Jean-Paul Fitoussi, Directeur de Recherche à l'*Observatoire Français des Conjonctures Économiques (OFCE)*, ainsi que par Mme Emmanuelle Latour, secrétaire générale de l'*Observatoire de la parité*, avait pour but de « *faire progresser le combat contre les inégalités entre hommes et femmes* » dans l'entreprise. Dès 2011, ces cours sont devenus obligatoires à *Sciences-Po* Paris.

À l'automne de la même année, le *Ministère de l'Éducation nationale* publiait les points de réforme souhaités dans le cadre des cours de *SVT (Sciences de la vie et de la terre)*, pour les classes de premières L, S et ES (*Bulletin Officiel BO* spécial n° 9 du 30

septembre 2010). Nous lisons sous le titre "*devenir homme ou femme*" (thème 3A, p.9) :

« Dans une optique d'éducation à la santé et à la responsabilité, il s'agit de comprendre les composantes biologiques principales de l'état masculin et féminin, du lien entre sexualité et procréation, et des relations entre la sexualité et le plaisir. »

« On saisira l'occasion d'affirmer que si l'*identité sexuelle* et les rôles sexuels dans la société avec leurs stéréotypes appartiennent à la sphère publique, l'*orientation sexuelle* fait partie, elle, de la sphère privée. »

Le document distingue nettement :

– l'activité sexuelle ("*associée au plaisir*") de la reproduction (purement biologique) – en mentionnant au passage les diverses méthodes contraceptives ;

ainsi que :

– l'*identité sexuelle* de l'*orientation sexuelle*.

Le programme suppose donc implicitement que la biologie et l'anatomie ne suffisent pas à définir l'*identité sexuelle* : il faut distinguer la vie publique, où l'on est homme ou femme, et la vie privée, où s'exerce la sexualité.

Nous sommes encore loin de l'idéologie du *gender* que nous allons exposer ; mais il est difficile de ne pas discerner son influence dans ces directives souhaitées par le Ministère.

Le fait est d'autant plus troublant qu'avec une étonnante unanimité, les auteurs des manuels scolaires chargés de concrétiser ces directives, semblent tous les avoir interprétées dans le sens d'une invitation à promouvoir la théorie du *gender*, comme il apparaît de leurs propositions.

Pour pouvoir lire de manière critique le contenu de ces manuels,

- nous définirons dans un premier temps la terminologie du *gender*,
- nous jetterons un regard sur les origines de cette théorie
- ainsi que sur le programme qu'elle se propose de réaliser au sein de la culture contemporaine.

..... suite extraits .....

## **LE *GENDER* : DE QUOI S'AGIT-IL ?**

## Clarification de la terminologie

Commençons par définir les termes dont il sera question :

- Le « **sexe** » désigne le sexe biologique, qui nous identifie objectivement comme *mâle* ou *femelle*. Il dépend des caractères chromosomiques ou anatomiques.
- L' « **orientation sexuelle** » désigne l'orientation subjective du désir sexuel.
- L' « **identité sexuelle** » désigne le comportement – masculin ou féminin – dans lequel nous sommes socialement reconnus.
- Le « **gender** »<sup>1</sup> : au sens classique, ce terme s'identifie à l'*identité sexuelle* : il désigne le comportement d'un homme ou d'une femme en lien avec son *sexe* biologique : il s'agit donc de la représentation des rôles de l'homme

---

1 - Nous garderons la terminologie anglophone, car aucune traduction en langue française ne s'est imposée pour l'instant, le terme « genre » étant polysémique. En outre, la traduction tend à gommer l'apport essentiel du féminisme anglo-saxon dans la genèse de l'idéologie. Le terme fut introduit dès 1955 par le psychologue médical John Money. Reprenant les travaux de l'anthropologue Margaret Mead sur la socialisation des garçons et des filles, Money préfère parler de « *gender roles* » plutôt que de « *sex roles* ». En 1972, la sociologue féministe britannique Ann Oakley adopta le terme dans son essai *Sex, Gender and Society*, pour distinguer le sexe, donné biologique, de ce qui est construit socialement (famille, école, médias, culture, amitiés, etc.), et qui est dès lors variable et évolutif.

et de la femme dans un contexte social donné, en lien avec le *sexe* anatomique.

– Par extension, le *gender* peut désigner les différences non biologiques distinguant les hommes des femmes – définies encore comme le « **sexe social** ».

– Le *gender* peut également désigner ce que les sociologues appellent le « **rapport social de sexe** », qui inclut la prise en compte de la domination d'un sexe sur l'autre<sup>2</sup>.

– Enfin le *gender* peut désigner l'*identité sexuelle* construite par chaque individu en fonction de sa perception subjective de son propre *sexe* et de son *orientation sexuelle*. La masculinité ou la féminité ne seraient donc plus fondées sur le donné biologique, mais sur la perception que chaque individu se fait de son identité.

Ce dernier sens est subversif parce qu'il préconise une dissociation complète entre l'*identité sexuelle* et le *sexe* biologique : un être humain anatomiquement mâle, mais adoptant une *identité sexuelle* féminine, ne serait pas à distinguer d'une femme ; de même qu'un être humain biologiquement femelle, mais adoptant une *identité sexuelle* masculine, ne serait pas à distinguer d'un homme.

---

2 - C'est l'historienne américaine Joan Scott qui en 1988 contribua à ajouter l'idée de relations de pouvoir entre sexes, aboutissant en général à une domination masculine dans les sphères privées et publiques.

C'est ce troisième sens qu'utilise l'idéologie du *gender*, dans laquelle l'individu se définit à partir de sa propre représentation sexuelle, et choisit son comportement sexuel sans tenir compte de son anatomie<sup>3</sup>.

– Le *gender*, ou la théorie du *gender* – qu'il faudrait plutôt nommer l'idéologie du *gender* – n'est pas à confondre avec les « ***gender studies*** ». Enseignées depuis les années 70 dans les universités américaines, les *gender studies* sont considérées comme une discipline scientifique qui s'interroge sur les corrélations entre le *sexe* physiologique, et le *sexe social*.

Par extension, ces études pluri-disciplinaires – histoire, sociologie, philosophie, droit, économie, etc. – cherchent à décrypter le lien qui existe entre les inégalités sociales et la différence sexuelle, autrement dit les rapports de pouvoir entre les hommes et les femmes dans la société<sup>4</sup>.

---

3 - Nous ne prétendons pas que l'identité sexuelle soit strictement déterminée par le seul organe sexuel : ce serait sous-estimer la dimension sociale de l'accès à cette identité et la part d'élaboration personnelle que présuppose cet accès. Mais nous ne pouvons admettre la radicale séparation entre le sexe et l'identité sexuelle préconisée par l'idéologie du *gender*, qui refuse de reconnaître l'apport de la nature sexuée de l'individu dans la construction de cette identité.

4 - Il est important de bien distinguer les *gender studies* de l'idéologie du *gender* : toute approche de l'idéologie qui ne ferait pas cette distinction tomberait sous le coup de la critique sévère exprimée dans la *Déclaration* de Florence Rochefort.

---

Mme F. Rochefort est présidente du collectif *Institut Émilie du Châtelet*, fédération de recherche abritée sur le site du Jardin des Plantes du Muséum national d'histoire naturelle. Elle rassemble le Muséum national d'histoire naturelle, le CNRS, l'Institut national d'Études démographiques (INED), la Fondation Nationale des Sciences Politiques (FNSP), l'Université Paris Diderot-Paris 7, l'Université Paris-Ouest Nanterre La Défense, l'Université Paris-Sud 11, l'École des Hautes Études en Sciences sociales (EHESS) Paris, l'École des Hautes Études commerciales (HEC) Paris, l'École normale supérieure Paris, l'Université Paris-Est Créteil (UPEC), l'Université Paris 8, l'Université Paris Sorbonne (Paris 4), l'Université Pierre et Marie Curie (UPMC), l'Université Paris Nord 13, l'Université Paris 1 Panthéon Sorbonne. Voici le texte de cette *Déclaration* : « Nous, chercheur-e-s et universitaires engagé-e-s dans des travaux sur les femmes, le sexe et le genre, spécialistes d'anthropologie biologique et culturelle, de neurologie et de génétique, de médecine et d'épidémiologie, de psychologie et de psychanalyse, de droit et de science politique, de démographie, d'histoire et de géographie, de sociologie, de sciences de l'éducation et d'économie, de philosophie et d'histoire des sciences, d'arts du spectacle et de cinéma, de littérature et de linguistique, et d'autres domaines encore, nous nous élevons avec force contre des conceptions anti-scientifiques qui s'autorisent du "bon sens" pour imposer leur ordre rétrograde. Interroger les "préjugés" et les "stéréotypes" pour les remettre en cause, c'est précisément le point de départ de la démarche scientifique. C'est encore plus nécessaire lorsqu'il s'agit des différences entre les sexes, qui sont toujours présentées comme naturelles pour justifier les inégalités : la "réalité" selon la droite religieuse, c'est en réalité une hiérarchie entre les sexes dont nos travaux, issus de disciplines multiples, convergent tous pour contester qu'elle soit produite par la nature. La science rejoint ici le féminisme : on ne naît pas femme, ni homme d'ailleurs, on le devient. Bref, en démocratie, l'anatomie ne doit plus être un destin » (Cité par T. Collin, « Genre : les enjeux d'une polémique », *Revue Communio*, n°6, XXXVI, 2011, p. 120). Nous reviendrons sur la dernière phrase de cette *Déclaration* qui nécessite quelques clarifications.

## La théorie du *gender*

Nous utiliserons le terme *gender* pour désigner l'idéologie qui affirme que chaque individu est libre à tout moment de choisir ou de redéfinir son identité sexuelle, en fonction de la perception subjective de son propre sexe et de son orientation sexuelle, indépendamment de son sexe biologique objectif.

Le refus de tout conditionnement naturel va conduire l'idéologie à remplacer progressivement le mot « sexe » par le mot « *gender* », librement défini par l'individu et toujours révisable.

La plasticité de la sexualité humaine serait due à sa bisexualité<sup>5</sup> initiale que la société obligerait à refouler. Une théorie a même été élaborée selon laquelle l'être humain, à la naissance, serait « neutre ». Le rôle féminin ou masculin serait exclusivement imposé par le milieu culturel – les féministes précisent : pour maintenir la femme dans un rôle subalterne.

---

5 - En réalité, la « bisexualité » ne désigne pas la possession des deux sexes, mais la capacité d'entrer en dialogue avec l'autre sexe après l'avoir intériorisé.

Nous serions des « humains » avant d'être des « hommes » ou des « femmes », le marquage sexuel biologique n'étant pas plus important que la couleur des cheveux ou des yeux. Auquel cas, les rôles de l'homme et de la femme seraient effectivement interchangeables : l'*identité sexuelle*, déconnectée du corps biologique sexué, pourrait être librement construite par les individus, qui pourraient également en changer en fonction des fluctuations de leurs tendances.

Toujours selon le *gender*, aucun dynamisme naturel ne pousserait l'homme et la femme l'un vers l'autre de manière préférentielle : cette inclination ne relèverait que de conditionnements sociaux, voire des constructions culturelles de pouvoir. D'où la revendication que l'*identité sexuelle* soit définie socialement par le seul *désir sexuel* de chacun.

Cette vision négationniste de la différence sexuelle conduit ainsi logiquement à faire prévaloir l'*orientation sexuelle* (homosexuelle, hétérosexuelle, bisexuelle, transsexuelle) sur le *sexe* biologique.



**LE GENDER :  
D'OÙ VIENT-IL?**

**Les origines de la théorie  
du *gender***

Dès les années 1950, des auteurs comme le psychologue et sexologue néo-zélandais John Money (1921-2006)<sup>6</sup>, et dix ans plus tard le psychiatre et psychanalyste californien Robert Jesse Stoller (1924-1991)<sup>7</sup>, travaillant sur des personnalités transsexuelles, découvraient que chez ces personnes, le sexe subjectif – le sexe du corps fantasmé c'est-à-dire ressenti et imaginé – prend le pas sur le sexe objectif, biologique – avec l'idée sous-jacente que la nature s'est trompée de corps.

« Avec R. Stoller, le transsexualisme entre dans le domaine de la psychanalyse. Dès 1968 il est reconnu pour ses idées novatrices sur le transsexualisme. Son ouvrage intitulé *Sex and Gender* – traduit en français sous le titre *Recherches sur l'identité sexuelle à partir du transsexualisme* (Gallimard, 1978) – propose une redéfinition clinique de la sexualité et des troubles de l'identité sexuée. Dans le cadre de la *Gender*

---

6 - « Père fondateur » de la sexologie américaine

7 - Professeur de psychiatrie à Los Angeles

*Identity Research Clinic* qu'il a fondée en 1954, Stoller étudie et traite, avec son équipe, des patients qui présentent des anomalies biologiques (les hermaphrodites), ainsi que ceux qui ont une constitution anatomo-physiologique normale (les homosexuels efféminés, les travestis, les transsexuels masculins et féminins).<sup>8</sup> »

Cependant, à partir des observations cliniques des praticiens sur des cas singuliers, des généralités ont progressivement été émises sur le fonctionnement psychique de l'être humain, conduisant à la théorie selon laquelle il y aurait non seulement une distinction, mais possiblement une opposition entre le *sexe* biologique et le *gender* que le sujet se donne. Ce dernier proviendrait principalement de la pression sociale, qui assignerait les sujets à une *identité sexuelle (sexe social)* sans que celle-ci corresponde au *désir* réel du sujet<sup>9</sup>.

Le terme *gender* s'est ainsi imposé, d'abord aux États-Unis puis en Europe, pour attirer l'attention sur le fait que *l'identité sexuelle* est conditionnée non seulement par des caractéristiques biologiques, mais aussi – pour les tenants du courant

idéologique : exclusivement – par des images socioculturelles de la masculinité et de la féminité.

Le terme fut introduit dans le champ d'études féministes en 1972, par la sociologue féministe britannique Ann Oakley. S'inspirant notamment de Robert Stoller, elle le proposa, dans son essai *Sex, Gender and Society*, pour distinguer le *sexe*, donné biologique, de ce qui est construit socialement (famille, école, médias, culture, amitiés, etc.), et qui est dès lors variable et évolutif.

À vrai dire, cette distinction entre *sexe* et *gender* s'enracine dans un courant philosophique antérieur, dont Ann Oakley se revendique d'ailleurs explicitement. L'entreprise féministe de « dénaturalisation du *sexe* » s'origine en France avec Simone de Beauvoir (1908-1986), dont l'affirmation : « *On ne naît pas femme, on le devient*<sup>10</sup> » est devenue célèbre<sup>11</sup>. Nous trouvons déjà chez cet auteur existentialiste, l'insistance sur le caractère construit de la féminité, qui justifiera le remplacement du *sexe* par le *gender*.

Pour être complet, il faudrait évoquer également l'inspiration marxiste et

---

8 - S. Sesé-Léger, art. « *Transsexualisme* » dans l'*Encyclopédie Universelle*, 2012

9 - T. Anatrella, « Les origines et enjeux », Dossier « *L'imposture du gender* », Revue *La Nef*, n° 230, octobre 2011, pp. 22-25

---

10 - *Le Deuxième Sexe*, Gallimard, Paris, 1949, p. 285

11 - Suivie plus tard de la conséquence logique : « *On ne naît pas homme, on le devient ! La condition d'homme n'est pas non plus au départ une réalité* » (*Alles in Allem*, Hambourg, 1974, p. 455).

structuraliste ; ainsi que l'adhésion aux postulats de certains représentants de la « révolution sexuelle », tels Wilhem Reich (1897-1957) et Herbert Marcuse (1898-1970) ; sans oublier l'influence des études socioculturelles de Margaret Mead (1901-1978), qui étudiait les « rôles sexuels » dès 1938 ; ou encore la distinction entre nature et culture opérée par Claude Lévi-Strauss dans le chapitre d'ouverture des *Structures élémentaires de la parenté*. Viennent enfin les réflexions de Michel Foucault, Jacques Derrida [http://fr.wikipedia.org/wiki/Jacques\\_Derrida](http://fr.wikipedia.org/wiki/Jacques_Derrida), Gilles Deleuze, Jean-Francois Lyotard, sans oublier Luce Irigaray et Hélène Cixous.

L'idéologie du *gender* se développe sur l'horizon de la philosophie post-moderne de la déconstruction, mise au service du féminisme, dont l'influence fut prépondérante dans l'élaboration de sa doctrine.

..... suite extraits .....

## LE GENDER : QUELLE EST SON ACTION ?

Dans la droite ligne du courant philosophique auquel il s'adosse, le *gender* s'est donné comme programme la « déconstruction des stéréotypes », en vue de la libération de toutes les contraintes sociales qui pèsent sur l'exercice de la sexualité.

## La déconstruction de la famille hétérosexuelle

S'inspirant du structuralisme, l'idéologie du *gender* dénonce les structures de la culture traditionnelle, dont les règles conduisent à l'oppression de la femme par l'homme. En particulier, la libération de la femme passe par la déconstruction de la famille hétérosexuelle et monogamique, qui serait le lieu par excellence de l'exploitation de la femme.

À titre d'exemple : définir la vocation de la femme en fonction de sa maternité, relève d'une construction sociale oppressive, d'un principe d'inégalité puisque seules les femmes sont susceptibles de porter un enfant ; il faut donc déconstruire ce « stéréotype<sup>12</sup> » pour rétablir l'égalité. Les femmes ne pourront en effet occuper leur place dans la société de production, que lorsqu'elles seront libérées du joug marital et du fardeau des maternités.

L'hétérosexualité, telle qu'elle est vécue dans la famille traditionnelle, ayant perdu son statut hégémonique, des mots comme mariage, maternité, paternité ou filiation n'ont plus aucune signification :

– Le mot maternité a d'ailleurs disparu

---

12 - Nous notons que ce terme est utilisé dans le manuel *Nathan* cité, pour désigner « des modèles et des normes [créés par la société] associés au féminin et au masculin »

du document final de la Conférence de l'ONU de Pékin (4 au 15 septembre 1995) – noyauté par le *gender feminism*.

– Le Québec a rayé dans son Code civil les notions de « père » et de « mère » au bénéfice de la notion étrange et confuse de « *pourvoyeur de forces génétiques* ».

– L'Espagne est dans la même dérive en parlant de « *progéniteur 1* » et « *progéniteur 2* ».

– Quant à la France, elle se prépare à créer le statut du *beau-parent* qui donne un pouvoir relativement parental à toutes les personnes qui se succèdent dans la vie affective de l'un ou l'autre des parents de l'enfant.

## Queer et la déconstruction de la sexualité

L'idée initiale du *gender studies* – ne pas sous-estimer la dimension sociale d'accès à l'*identité sexuelle* – s'est donc déplacée progressivement vers une position idéologique, qui veut en finir avec la distinction des sexes, selon le programme explicite du mouvement *Queer*<sup>13</sup>, apparu au début des années 1990 aux États-Unis<sup>14</sup>, et

---

13 - Le terme signifie « étrange », « louche », ce qui s'oppose au *straight* et donc ce qui est « tordu ».

14 - « *Sciences Po* » Paris a lancé une « *Semaine Queer* » du 3 au

qui représente actuellement le fer de lance du *gender*.

Selon ce courant de pensée, la revendication de l'égalité entre les deux *sexes* suppose encore une différence entre eux ; or la différence entraîne inévitablement l'inégalité et donc la domination, celle de l'homme sur la femme.

C'est pourquoi la doctrine dénonce le présupposé « *hétéro-sexiste* » des discours sur la différence. Elle critique principalement l'idée préconçue d'un déterminisme génétique de la différence sexuelle et veut repenser les identités en dehors de ce clivage binaire entre les humains.

*Queer* entreprend donc la déconstruction de la représentation « stéréotypée » du corps sexué véhiculée par la société. Il reconnaît bien sûr la réalité objective des deux sexes organiques, mais nie l'importance structurale de la différence des sexes comme fondement de la culture.

Selon Monique Wittig :

« Il faut détruire politiquement, philosophiquement et symboliquement les catégories "d'homme" et de "femme". Il n'y a pas de sexe, c'est l'oppression qui crée le sexe et non l'inverse.

---

6 mai 2011, en avant-première des *Gender studies* qui devaient avoir lieu dans cet Institut.

Il importe, pour instaurer la "lutte des classes", de dépasser les catégories "hommes"/ "femmes", catégories normatives et aliénantes. Dans ces conditions, le fait d'être lesbienne, c'est-à-dire hors-la-loi de la structure hétérosexuelle, aussi bien sociale que conceptuelle, est comme une brèche, une fissure permettant enfin de penser ce qui est "toujours déjà là".

La matrice du pouvoir, ou de la domination, n'est pas la division en classes, ni peut-être même en races, mais cette chose si normale, ce dispositif le plus normal du monde : l'hétérosexualité<sup>15</sup>. »

Marx voulait construire une société sans classe, *Queer* cherche à édifier une société sans *sexe*. Dans son ouvrage *Trouble dans le genre ; pour un féminisme de la subversion (La Découverte, Poche, Paris, 2005)*, Judith Butler<sup>16</sup> propose le travesti comme notre vérité à tous :

---

15 - *La pensée straight*, éd. Amsterdam, 2007 ; citée par E. Montfort, *op. cit.*, p. 30

16 - Née à Cleveland (Ohio) en 1956, d'origine juive, Judith Butler commence sa carrière comme philosophe au tournant des années 80. Sa thèse de doctorat, faite à l'Université Yale, porte sur Hegel et est à l'origine de la publication en 1987 de son premier ouvrage intitulé *Subjects of Desire : Hegelian Reflections in Twentieth-Century France*. Depuis, les écrits de Butler se sont multipliés, et ce, sur des sujets très variés. Elle est aujourd'hui professeure de rhétorique et de littérature comparée à l'Université Berkeley de Californie. Pendant que l'IEP lançait sa semaine *Queer*, elle intervenait en personne à Lyon à l'invitation du maire pour présenter sa philosophie. Ajoutons que le mercredi 5 octobre 2011, l'Université de Bordeaux lui a remis les insignes de docteur *Honoris Causa*.

« Il n'y a pas de *genre* plus "propre" à un *sexe* qu'à l'autre et qui serait propriété culturelle de ce *sexe*. Là où cette notion de "propre" opère, elle le fait toujours "improprement" et toujours comme effet d'un système de contraintes. Le travestissement constitue la voie mondaine par laquelle les *genres* s'approprient, se théâtralisent, s'endossent, se fabriquent ; toute mise en *genre* est une sorte d'usurpation, d'approximation.

Si ceci est vrai, le travestissement n'imité aucun original, aucun *genre* primaire, mais le *genre* est une sorte d'imitation qui ne renvoie à aucun original ; de fait, il s'agit d'une imitation qui produit la notion même d'original comme effet et conséquence de cette imitation. En somme, le caractère supposé naturel des genres hétérosexualisés est créé par des stratégies de l'imitation ; ce qu'elles imitent est un idéal fantasmatique de l'identité hétérosexuelle, produit même de son imitation. La "réalité" des identités hétérosexuelles se construit performativement à travers une imitation qui s'autoproclame origine et fondement de toutes les imitations<sup>17</sup>. »

---

17 - « Imitation et insubordination du genre » (1991), *Marché du sexe*, trad. Éliane Sokol, EPEL, Paris, 2002, pp. 154-155 ; cité par T. Collin, « *Genre : les enjeux d'une polémique* », *op. cit.*, p. 123

Le même auteur écrit encore :

« En théorisant que le *genre* est une construction radicalement indépendante du *sexe*, le *genre* lui-même devient un artifice libre d'attaches. En conséquence, homme et masculin pourraient signifier aussi bien un corps féminin que masculin ; femme et féminin, aussi bien un corps masculin que féminin<sup>18</sup>. »

« Dénaturaliser » le *gender*, c'est le libérer de tout lien avec le *sexe* biologique, l'arracher à la domination de la nature qui empêche l'être humain d'être lui-même ou d'avoir sa propre perception de soi.

Dans son ouvrage *Défaire le genre*<sup>19</sup>, paru en français en 2006, Judith Butler poursuit sa réflexion à partir des pratiques et des théories développées par les mouvements lesbiens, gays, *queer*, trans et intersexes. Pour ces mouvements qui dissocient le *gender* du *sexe* et de la sexualité, le *sexe* n'est plus considéré comme une donnée biologiquement stable, mais serait lui aussi une construction culturelle. Il faut donc déconstruire la sexualité binaire présumée normale et naturelle.

Cette déconstruction de la différence

---

18 - *Gender Trouble*, p. 6 ; cité par J. Burffraf, « Genre, l'idéologie du *Gender* », dans *Gender la controverse*, collectif, Conseil Pontifical pour la Famille, Téqui, Paris, 2011, p. 29, note 3

19 - J. Butler, *Défaire le genre*, trad. Maxime Cervulle, Amsterdam, Paris, 2006

sexuelle vient parachever ce travail d'émancipation par rapport à toute forme de contrainte naturelle. Désormais l'être humain n'a plus à se laisser dicter ses choix par la nature – ce qui est contraire à la liberté humaine. La culture doit s'imposer à la nature pour que l'individu devienne enfin son propre créateur et dispose pleinement de soi.

L'hétérosexualité ne jouit donc d'aucun statut privilégié, pas même pour garantir la survie de l'espèce par procréation : dans des sociétés « *plus imaginatives* », la reproduction biologique, affirme Heidi Hartmann, pourra être assurée par d'autres techniques<sup>20</sup>. La dissociation de la sexualité et de la procréation sera alors consommée.

« Dans le même mouvement, ajoute Pierre-Olivier Arduin, l'idéologie du *gender*, en refusant le donné corporel à partir duquel la vie se transmet, méprise la rencontre amoureuse entre l'homme et la femme, et pousse si loin le conflit entre eux que la femme en arrive à vouloir exclure l'homme jusque dans la procréation grâce aux techniques de reproduction artificielle. Le "droit" des femmes à concevoir un enfant sans relation sexuelle via un donneur

---

20 - *The Unhappy Marriage of Marxism and Feminism*, Boston, 1981, p. 16 ; cité par J. Burggraf, « Genre, l'idéologie du *Gender* », dans *Gender la controverse, op. cit.*, p. 30, note 4

anonyme de spermatozoïdes devient ainsi une demande sociétale récurrente dans la plupart des pays occidentaux<sup>21</sup>. »

---

21 - P-O Arduin, « Le mépris du corps sexué », dans *L'imposture du gender*, coll., La Nef, 2011, p. 37

**LE GENDER :  
OÙ NOUS CONDUIT-IL?**

**Une nouvelle culture mondiale**

Le *gender* est un aspect du processus de déconstruction anthropologique qui caractérise la culture postmoderne.

L'individu contemporain ne se reconnaît plus dans la société « *hétéro-sexiste* » : la différence des sexes est vécue comme une oppression aliénante car imposée par la nature. Sur l'horizon de la nouvelle culture mondiale, parler de « complémentarité homme-femme » est discriminatoire et contraire à l'éthique.

Pour être libre, l'individu doit pouvoir se choisir. Son droit le plus fondamental est « le droit d'être moi », de se choisir en permanence, alors que la nature « impose » d'être un homme ou une femme. Le concept de nature n'est pas nié, mais ignoré comme non opérant. Selon Alison Jagger :

« L'égalité féministe radicale signifie non seulement l'égalité devant la loi ou même la satisfaction égale des nécessités de base, mais encore que les femmes, comme les hommes, n'aient pas à donner le jour. La destruction de la famille biologique que Freud n'a jamais imaginée permettra l'émergence d'hommes et de femmes nouveaux,



différents de tous ceux qui ont existé auparavant<sup>22</sup>. »

Il s'agit pour les tenants du *Queer*, de déstabiliser « l'hétérosexualité obligatoire » et de repenser l'organisation sociale selon les modèles homosexuels et transsexuels. Ainsi serait enfin respectée l'égalité des individus, quelle que soit leur orientation sexuelle :

« La suppression de la famille biologique fera disparaître l'obligation de procéder à la répression sexuelle »

affirme encore Alison Jagger, qui poursuit :

« L'homosexualité masculine, le lesbianisme et les relations sexuelles extra-matrimoniales ne seront plus considérées de manière libérale comme des options alternatives, hors de portée du règlement de l'État. Au lieu de cela, même les catégories d'homosexualité et d'hétérosexualité seront abandonnées : l'institution même des "relations sexuelles", où l'homme et la femme exercent un rôle bien déterminé, disparaîtra. L'humanité pourra enfin revenir à sa sexualité naturelle perverse polymorphe<sup>23</sup>. »

---

22 - *Feminism and Philosophy*, Littlefield, Adams & Co., Totowa, New Jersey, 1977 ; cité par O. A. Revoredo, « *Gender feminists* », dans *Gender la controverse*, op. cit., p. 66

23 - « Political Philosophies of Women's Liberation », *Feminism and Philosophy*, op. cit., p. 13 ; cité par O. A. Revoredo, « *Gender feminists* », dans *Gender : la controverse*, op. cit., p. 65

Le but est clairement de « *reconstruire* » un monde nouveau et arbitraire, faisant place dans l'organisation de la vie humaine et des relations interpersonnelles, à d'autres *genders*, outre le masculin et le féminin.

## Une éthique du libre choix

Une nouvelle éthique mondiale du « libre choix » devrait remplacer les cultures traditionnelles et l'éthique judéo-chrétienne.

Notons cependant que cette éthique du « *libre choix* » – comme toutes les idéologies – s'impose plus qu'elle ne se propose. Christiana Hoff Sommers n'hésite pas à écrire :

« On ne devrait autoriser aucune femme à rester à la maison pour s'occuper de ses enfants. La société devrait être totalement différente. Les femmes ne doivent pas avoir cette option, car si cette option existe, trop de femmes la choisiront<sup>24</sup>. »

La déconstruction de l'ancien monde se fait progressivement par les media, les législations, les politiques, les procédures

---

24 - *Who Stole Feminism ?* cité par O. A. Revoredo, « *Gender feminists* », dans *Gender : la controverse*, op. cit., p. 67

décisionnelles dites « consensuelles », les « sessions de formation », la propagande tous azimuts. Mais aussi, et prioritairement même, par l'éducation des enfants (parfois à l'insu des parents). Lors d'une conférence préparatoire à la Conférence de Pékin organisée par le Conseil de l'Europe en février 1995, Mme Vigdis Finnbogadottir, Présidente d'Islande, affirmait :

« L'éducation est une stratégie importante pour changer les préjugés concernant les rôles de l'homme et de la femme dans la société. La perspective du genre doit être intégrée aux programmes scolaires. Les stéréotypes doivent être éliminés dans les textes scolaires et les maîtres doivent veiller à ce que les petites filles et les petits garçons fassent un choix professionnel en toute connaissance de cause, et non sur la base de traditions prédéterminées en fonction du genre<sup>25</sup>. »

La France en viendrait-elle à la mise en pratique de ce programme, avec un peu de retard ?

Des expériences sont en cours : les Suédois ont créé en 2010 une école maternelle dénommée *Egalia*, d'où est banni tout savoir identitaire masculin ou féminin. Cet établissement révolutionnaire qui compte

---

25 - Conseil de l'Europe, « *Equality and Democracy : Utopia or Challenge ?* » ; Palais de l'Europe, Strasbourg, 9-11 février 1995, p. 38 ; cité par O. A. Revoredo, « Féministes du genre », dans *Gender : la controverse*, op. cit., pp. 64-65

trente-trois enfants, va jusqu'à prôner la suppression des « genres » grammaticaux et des pronoms « *him* » ou « *her* », remplacés par un pronom qui n'existe pas en suédois : « *hen* ». De plus les enfants sont appelés par une forme neutre du terme « ami » pour ne pas faire de différence entre le masculin et le féminin.

Toute connotation masculin/féminin a été méthodiquement éradiquée du paysage. Plus de rose, plus de bleu, plus de livres de contes de fées, atrocement sexistes. Au coin bibliothèque, les enfants trouvent des histoires de couples homosexuels et de familles monoparentales<sup>26</sup>.

Plus surprenant encore : un couple canadien veut cacher à son entourage le sexe de son enfant qu'ils ont appelé *Storm*, pour qu'il puisse se déterminer librement plus tard...

Progressivement, de nouveaux termes sont introduits, ou d'anciens termes subtilement transformés. Ainsi le terme « *parentalité* », qui tend à remplacer celui de « *parenté* ». Loin d'être anodin, ce changement sémantique veut préparer une évolution significative des mentalités. Jean-Pierre Winter précise :

« La *parenté* indique un système de places centré sur la différence des générations,

---

26 - Émilie Lanez, *Le Point*, 21 juillet 2011

c'est-à-dire sur la reconnaissance du fait de la procréation : il y a eu relation sexuelle entre deux êtres, l'un masculin, l'autre féminin, il y a eu engagement des corps. Ces deux êtres deviendront des parents, c'est-à-dire qu'ils auront le devoir de prendre soin de l'enfant et de l'élever.

La *parentalité* met l'accent presque exclusif sur le rôle éducatif<sup>27</sup>. »

La *parentalité* ouvre ainsi l'accès à l'*homoparentalité*, terme nouveau qui renvoie à la participation de deux individus du même sexe à l'éducation de l'enfant, auquel ils n'ont pas pu donner naissance. Le Dr Tony Anatrella<sup>28</sup> analyse :

« Derrière toute cette manipulation sémantique, on tente de justifier l'idée que la famille ne doit pas se fonder à partir de la relation conjugale des adultes, engagée dans l'union matrimoniale, mais qu'elle se fonde et trouve sa légitimité avec la présence des enfants auprès d'adultes. Dans ce cas, n'importe quelle situation affective et n'importe quelle composante relationnelle peut devenir une famille. Autrement dit, on fait peser sur l'enfant la définition de la nature des

relations entre les adultes et la famille. Il apparaît de façon narcissique comme l'enfant-roi qui régent la vie sociale et oblige les adultes à se définir par rapport à lui ; à tort l'enfant commande la famille, et il est le centre du système éducatif.

La négation de la différence sexuelle nous entraîne à entrer dans un univers où les réalités sont inversées, à commencer par l'ordre des générations qui est ici transgressé<sup>29</sup>. »

Pour satisfaire au « *droit à l'enfant* » ou au « *droit au désir d'enfant* », on change les mots, pour conduire à un changement dans les pratiques – sans le moindre souci du droit de l'enfant à avoir des parents des deux sexes.

Selon Mgr Michel Schooyans<sup>30</sup>, le terrorisme que nous subissons actuellement a ceci de particulier, qu'il prend un visage

---

29 - T. Anatrella, « Le couple face aux confusions affectives et idéologiques », dans *Gender : la controverse*, op. cit., pp. 102-103

30 - Mgr Michel Schooyans est professeur émérite de l'Université de Louvain-la-Neuve (Belgique) où il a enseigné vingt-cinq ans la philosophie politique ; il est membre de l'Académie pontificale des sciences sociales du Vatican, de l'Institut royal des relations internationales de Bruxelles, de l'Institut de démographie politique de Paris, et du *Population Research Institute* de Washington. Il est l'auteur d'un certain nombre d'ouvrages critiques sur le rôle des grandes institutions dans la promotion des nouvelles idéologies : *L'Évangile face au désordre mondial* (1997) ; *La face cachée de l'ONU* (2000) ; *Droits de l'homme et technocratie* (2000) ; *Le terrorisme à visage humain* (2008) ; *Les idoles de la modernité* (2010).

---

27 - *Homoparenté*, Albin Michel, Paris, 2010

28 - Mgr Tony Anatrella, psychanalyste et spécialiste en psychiatrie sociale. Consulteur du Conseil Pontifical pour la famille et du Conseil Pontifical pour la santé ; il consulte et enseigne à Paris à l'IPC et au Collège des Bernardins.

humanitaire. Mais sous prétexte d'action humanitaire, c'est en fait un nouveau paradigme qui se met – ou plutôt qui est mis – en place.

La violence n'est pas physique, mais intellectuelle. Dans un premier temps, il s'agit de trafiquer le langage. Cette manipulation du langage est l'instrument indolore d'un retournement psychologique quasiment imperceptible. Elle est aussi le passage obligé vers une reprogrammation, au terme de laquelle les gens continueront de penser et de vouloir, mais d'une pensée et d'un vouloir étrangers à eux-mêmes.

Ce nouveau terrorisme n'a nul besoin de recourir à la violence physique : il se contente d'une violence plus raffinée ; une violence douce admise par chacun (ou presque), voulue et même exigée par l'opinion publique, votée au parlement, subventionnée et finalement célébrée.

..... suite extraits .....

## **RETOUR AUX MANUELS SCOLAIRES**

Nous sommes maintenant en état d'évaluer les fameux amendements apportés aux manuels des cours de *SVT (Sciences de la vie et de la terre)*, pour les classes de premières L, S et ES, suite aux réformes souhaitées par le *Ministère de l'Éducation nationale* – amendements qui furent le facteur déclenchant de la réaction à la doctrine du *gender*.

..... suite extraits .....

..... suite extraits .....

**LA DIMENSION POLITIQUE  
DU PHÉNOMÈNE**

**RETROUVER LE CHEMIN  
DU BON SENS**

## Une théorie contestée par la science

L'ironie du sort veut qu'au moment même où le ministre de l'éducation M. Luc Chatel refusait de retirer la théorie du *gender* du programme scolaire sous prétexte qu'il s'agit d'une théorie scientifique, paraissait chez *Robert Laffont* l'ouvrage d'une neurobiologiste américaine, Lise Eliot, intitulé : « *Cerveau rose, cerveau bleu. Les neurones ont-ils un sexe ?* »<sup>31</sup>

Or l'auteur y prouve que les différences de comportements entre garçons et filles, loin d'être uniquement le produit de facteurs sociaux et éducatifs, présentent également un substrat biologique<sup>32</sup>. Autrement dit, la science contredit la distinction dialectique avancée par les théoriciens du *gender* entre le *sexe* inscrit dans le corps biologique et l'*identité sexuelle*, soi-disant socialement construite.

En réalité, cela n'étonnera personne : nous savons tous que dès la fécondation de l'ovocyte par le spermatozoïde, c'est-à-dire dès le premier instant du cycle vital d'un être humain, l'embryon est déterminé

génétiquement comme fille ou garçon. Avant même l'apparition morphologique des organes génitaux, le *sexe* du zygote est génétiquement programmé.

Son identité sexuée est en effet donnée par l'association des chromosomes XX ou XY contenus dans le noyau de la première cellule. Elle ne changera plus, sera inscrite dans chaque cellule du fœtus, du nouveau-né puis de l'adulte, quelle que soit l'*orientation sexuelle* ultérieure de la personne.

« Autrement dit, dès la conception, nous avons à faire à un zygote déjà sexuellement déterminé qui sera cet homme ou cette femme unique. Et non pas à un embryon indifférencié comme tend à le faire accroire le nouveau programme de l'Éducation nationale repris en chœur par les manuels qui insistent lourdement sur cette soi-disant indistinction originelle : "Il existe un stade phénotypique indifférencié comportant les mêmes ébauches génitales chez l'embryon mâle et chez l'embryon femelle"<sup>33, 34</sup>. »

Dans son ouvrage, Lise Eliot montre par de nombreux exemples, comment la différenciation entre le garçon et la

---

31 - La présentation de l'ouvrage de Lise Eliot est prise d'un article de Pierre-Olivier Arduin, « La science invalide la théorie du Gender », parue sur le site <http://www.libertepolitique.com/> le 27 août 2011.

32 - Contrairement à ce que prétend Caroline De Haas dans l'article déjà cité : « Théorie du genre, homoparentalité : ces ultimes sursauts réactionnaires ».

---

33 - Bordas, pp. 168-175

34 - Pierre-Olivier Arduin, « La science invalide la théorie du Gender », *op. cit.*

filles apparaît dès les premiers stades du développement du fœtus, ce qui s'explique entre autres par le rôle des hormones sexuelles sécrétées pendant le développement intra-utérin et qui ne sont pas les mêmes chez le fœtus masculin ou féminin, et pour cause : la fabrication de ces molécules est commandée directement par des gènes dépendant du *sexe*.

Tout porte à croire que ces différences anatomiques influent durablement sur la psychologie du garçon et de la fille dont les comportements vont dès lors différer en fonction de leur *sexe* biologique.

..... suite extraits .....

### **L'utopie d'une société sans famille hétérosexuelle**

Non seulement nous ne participons à l'humanité qu'en étant homme ou femme, dont le lien est source de vie conjugale et de vie familiale, mais l'existence de chacun d'entre nous procède de cette union.

Le mariage n'est pas une sorte de reconnaissance sociale des sentiments qui attachent plus ou moins durablement les personnes entre elles. Ce curieux acte d'adoubement affectif demandé à la société n'a rien à voir avec la dimension objective et symbolique de l'engagement matrimonial.

Comme le souligne Sylviane Agacinski dans une tribune du journal *Le Monde* du 22 juin 2007 :

« On ne semble pas remarquer que la revendication du "mariage homosexuel" ou de "l'homoparentalité" n'a pu se formuler qu'à partir de la construction ou de la fiction de sujets de droits qui n'ont jamais existé : les "hétérosexuels".

C'est en posant comme une donnée réelle cette classe illusoire de sujets que la question de l'égalité des droits entre "homosexuels et hétérosexuels" a pu se poser.

Il s'agit cependant d'une fiction, car ce n'est pas la sexualité des individus qui a jamais fondé le mariage, ni la parenté, mais d'abord le sexe, c'est-à-dire la distinction anthropologique des hommes et des femmes. »

Des individus ne suffisent pas à composer une société ; seuls des pères et des mères peuvent lui donner les membres qui la constituent. La complémentarité des sexes fonde le lien social : la relation homme-femme débouche sur la relation père-mère-enfant, et constitue le premier lieu de socialisation, symbolique, affectif et éducatif.

Le tissu social se noue au croisement de la différence sexuelle et de la filiation ; si l'on défait ce nœud, c'est l'ensemble du tissu qui se défait. Il est suicidaire pour une société de donner une valeur symbolique à ce qui ne la constitue pas comme telle, et de ruiner l'ordre symbolique sur lequel elle repose.

C'est pourquoi la *Déclaration Universelle des droits de l'homme* (1948) rappelle que la famille

« est l'élément naturel et fondamental de la société et a droit à la protection de la société et de l'État » (art. 16).

..... suite extraits .....

## LA VISION BIBLIQUE DE LA COMPLÉMENTARITÉ HOMME – FEMME



## Une différence irréductible

« Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, il les créa homme et femme » (Gn 1, 27).

Le récit inspiré fonde la différence sexuelle dans l'acte créateur, ce qui fait dire à Fabrice Hadjadj :

« La polarité masculin-féminin traverse tout ce qui existe, depuis la glaise jusqu'à Dieu<sup>35</sup>. »

Elle fait partie du donné primordial qui oriente la vocation respective – l'être et l'agir – de l'homme et de la femme :

« La dualité des sexes, constate Peter Henrici, appartient à la constitution pour ainsi dire métaphysique – plus précisément méta-anthropologique – de l'humanité<sup>36</sup>. »

Aussi chaque personne est-elle amenée à reconnaître tôt ou tard qu'elle ne possède qu'une seule des deux variantes fondamentales de l'humanité, et que l'autre lui reste à jamais inaccessible.

---

35 - F. Hadjadj, *La profondeur des sexes*, Seuil, Paris, 2008, p. 70

36 - P. Henrici, « *Les deux sexes : vers un dépassement de l'anthropologie* », dans *Revue Communio*, n° 5-6 ; XXXI, 2006, p. 14

« L'homme est le seul être dans la nature qui soit conscient de sa dualité sexuelle. Nous touchons ici une limite toute particulière de l'homme ; une limite antérieure à toutes les limitations contingentes qui nous affectent ; une limite d'un autre genre, inhérente à la condition humaine. Tout être humain est toujours une personne soit comme homme, soit comme femme<sup>37</sup>. »

La différence sexuelle est ainsi une marque de notre finitude : je ne suis pas tout l'humain. Un être sexué n'est pas la totalité de son espèce, il a besoin d'un autre pour produire son semblable.

Dans sa *Lettre aux familles* – publiée en 1995, l'année du Sommet de Pékin – Jean-Paul II écrivait :

« La femme est le complément de l'homme, comme l'homme est le complément de la femme : la femme et l'homme sont entre eux complémentaires. Le féminin réalise "l'humain" tout autant que le fait le masculin, mais selon une harmonique différente et complémentaire.

Lorsque la Genèse parle d'"aide", elle ne fait pas seulement référence au domaine de l'agir, mais aussi à celui de l'être. Le féminin et le masculin sont entre eux complémentaires, non seulement du

---

37 - *Ibid.*

point de vue physique et psychique, mais ontologique. C'est seulement grâce à la dualité du "masculin" et du "féminin" que l'"homme" se réalise pleinement. »

## **Une ouverture constitutive sur la Transcendance**

La *Genèse* ne voit la ressemblance de l'être humain avec Dieu que dans l'association de l'homme et de la femme (Gn 1, 27), et non dans chacun d'eux pris séparément. Ce qui suggère que la définition de l'être humain n'est perceptible que dans les deux sexes conjoints. Par le fait même, chaque personne, du fait de son identité sexuelle, est renvoyée au-delà d'elle-même ; car son identité ne se constitue pleinement que par le renvoi à l'autre sexe.

« Dès qu'elle est consciente de son identité sexuelle, toute personne humaine se voit ainsi confrontée à une sorte de transcendance. Elle est obligée de penser un au-delà d'elle-même et de reconnaître comme tel un autre inaccessible, qui lui est essentiellement apparenté, désirable et jamais totalement compréhensible.

L'expérience de la différence sexuelle devient ainsi le modèle de toute

expérience de la transcendance, qui désigne une relation indissoluble avec une réalité absolument inaccessible.

On peut comprendre à partir de là pourquoi la Bible use volontiers de la relation entre homme et femme comme métaphore de la relation entre Dieu et l'homme : non parce que Dieu serait masculin et l'homme féminin, mais parce que la dualité sexuelle de l'homme est ce qui manifeste le plus clairement une altérité indépassable dans la relation la plus étroite.

C'est aussi de ce point de vue qu'il faut comprendre pourquoi, dans *l'Épître aux Romains* (1, 21-27), Paul met en lien le penchant à l'homosexualité avec l'oubli de Dieu de l'homme antique. Dans les deux cas il constate une sorte de déficit de transcendance, un défaut de reconnaissance de l'autre comme autre<sup>38</sup>. »

## **De la solitude à la communion**

Il est remarquable que dans la Bible,

« La différence sexuelle est énoncée juste après l'affirmation du fait que l'homme

---

38 - P. Henrici, *op. cit.*, pp. 16-17

est à l'image de Dieu. Cela signifie que la différence sexuelle s'inscrit dans cette image, et est bénie de Dieu<sup>39</sup>. »

La différence sexuelle est donc à interpréter comme un fait de nature, pénétré d'intentions spirituelles.

Nous en voulons pour preuve que dans la création en sept jours, les animaux ne sont pas présentés comme sexués. Ce qui les caractérise, ce n'est pas la différence des sexes, mais la différence des ordres et, à l'intérieur de chaque ordre, la différence des espèces : il y a les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bêtes de la terre, etc. Tous les êtres vivants sont produits, comme un refrain, « *selon leur espèce* » (Gn 1, 21).

Or dans ce même récit, la sexuation n'est mentionnée que pour l'homme, car c'est précisément dans la communion d'amour, qui inclut l'acte sexuel par lequel l'homme et la femme « *deviennent une seule chair* », que tous deux réalisent leur finalité propre : être à l'image de Dieu.

Le sexe n'est donc pas un attribut accidentel de la personne. La génitalité est l'expression somatique d'une sexualité qui affecte tout l'être de la personne : corps, âme et esprit. C'est parce que l'homme et la femme se perçoivent différents dans

---

39 - Y. Semen, *La sexualité selon Jean-Paul II*, Presses de la Renaissance, Paris, 2004, p. 80

tout leur être sexué, tout en étant l'un et l'autre des personnes, qu'il peut y avoir complémentarité et communion.

« Masculin » et « féminin », « mâle » et « femelle » sont des termes relationnels. Le masculin n'est masculin que dans la mesure où il est tourné vers le féminin ; et par la femme, vers l'enfant – en tout cas vers une paternité, qu'elle soit charnelle ou spirituelle. Le féminin n'est féminin que dans la mesure où il est tourné vers le masculin ; et par l'homme, vers l'enfant – en tout cas vers une maternité, qu'elle soit charnelle ou spirituelle.

Le second récit de la création approfondit cet enseignement en présentant l'acte de création de la femme sous forme d'une opération chirurgicale par laquelle Dieu extrait du plus intime d'Adam, celle qui deviendra sa compagne (Gn 2, 22).

Désormais, ni l'homme ni la femme ne seront le tout de l'humain, et aucun des deux ne saura tout sur l'humain.

Double finitude :

– je ne suis pas tout, je ne suis même pas tout l'humain ;

– je ne sais pas tout sur l'humain : l'autre sexe me demeure toujours partiellement inconnaissable.

Ce qui conduit à l'impossible autosuffisance de l'homme.

Cette limite n'est pas une privation, mais un don en vue de la découverte de l'amour qui naît de l'émerveillement devant la différence.

Le désir fait découvrir à l'homme l'altérité sexuée au sein de la même nature : « *Pour le coup, c'est l'os de mes os, et la chair de ma chair !* » (Gn 2, 23), et l'ouverture à cet autre lui permet de se découvrir dans sa différence complémentaire : « *elle s'appellera Isha car elle est tirée de Ish* » (Ibid.).

« *L'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme, et tous deux ne feront plus qu'un* » – « *une chair unique* » (Gn 2, 24).

En hébreu, « *une chair unique* » renvoie à l'« *Unique* », *Ehad* – le Nom divin par excellence, selon la prière du *Shema* Israël :

« *Écoute Israël, le Seigneur est notre Dieu, le Seigneur est Un – Adonai Ehad* » (Dt 6, 4).

C'est dans leur union à la fois charnelle et spirituelle, rendue possible par leur différence et leur orientation sexuelle complémentaires, que l'homme et la femme reproduisent, dans l'ordre créé, l'image du Dieu Un.

En contre-point, le chapitre trois de la Genèse nous présente le péché comme le

refus de la limite et par là de la différence :

« *Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal* » (Gn 3, 5).

« *L'arbre de la connaissance du bien et du mal* » – « *l'arbre du bien connaître et du mal connaître* » – symbolise précisément les deux manières d'appréhender la limite :

– le « *bien connaître* » respecte l'altérité, accepte de ne pas tout savoir et consent à ne pas être tout ; cette manière de connaître ouvre à l'amour et ainsi à « *l'arbre de la vie* » planté par Dieu au centre du Jardin (Gn 2, 9) ;

– le « *mal connaître* » refuse la limite, la différence ; il mange l'autre pour se l'assimiler dans l'espoir de reconstituer en soi le tout et d'acquérir l'omniscience. Ce refus de la relation d'altérité conduit à la convoitise, la violence et ultimement à la mort.

N'est-ce pas ce que propose le *gender* : le refus de l'altérité, de la différence, et la revendication d'adopter tous les comportements sexuels, indépendamment du don premier de la nature ? Autrement dit la prétention de « connaître » la femme comme l'homme, de devenir le tout de l'humain, de s'affranchir de tous les conditionnements naturels, et ainsi d'« *être comme des dieux* » ?

Fabrice Hadjadj dénonce vigoureusement l'échec de la volonté d'un pôle de l'humanité de se passer de l'autre :

« Toute tentative pour l'homme de s'affirmer en dehors de la relation à la femme ne peut conduire qu'à l'efféminement ou au machisme, aux poses du bellâtre ou aux postures du belliqueux. De même toute tentative d'affirmer une féminité contre la masculinité ne peut conduire qu'à la virilisation ou à l'hystérie : ce féminisme n'est plus qu'un machisme intériorisé qui imagine l'homme et la femme comme deux êtres en concurrence, au lieu de les voir comme deux êtres en relation<sup>40</sup>. »

## Intégrer la fécondité

Jusqu'ici la différence homme/femme reste formelle. Il nous faut maintenant chercher son contenu :

« On ne peut ignorer cette différence essentielle : la femme porte l'enfant en elle, elle transmet la vie, tandis que le rapport au père reste extérieur, visible. C'est donc au moment où la

différence sexuelle croise la maternité et la paternité qu'elle prend sens. Sans relation à l'enfant, la différence homme/femme reste vide. C'est dans la paternité et la maternité que son sens se remplit<sup>41</sup>. »

Or la fécondité est une possibilité du corps sexué qui peut orienter la fille vers la maternité et le garçon vers la paternité. Certes l'identité sexuelle ne se réduit pas à la fécondité, mais elle en est indissociable dans sa signification. Le corps humain sexué est fait pour la communion des personnes ; mais le fruit de cette communion, comme son rayonnement, résident dans l'enfant né de leur amour. La communion est première ; la procréation est seconde, en tant que fruit de la communion. En ce sens, elle est le gage de la vérité de la communion.

« La vie – écrit Benoît XVI – se manifeste en premier dans l'union entre l'homme et la femme et dans la naissance des enfants ; la loi divine, écrite dans la nature, est par conséquent plus forte et l'emporte sur toute loi humaine, selon l'affirmation nette et concise de Jésus : "*Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni*" (Mc 10, 9). La perspective n'est pas d'abord morale : avant même le devoir,

---

40 - « Mâle et femelle à son image ? » dans *Glorifiez Dieu dans votre corps*, collectif, Conférence de carême de Fourvière, Parole et Silence, 2010, p. 27

---

41 - O. Boulnois, « Avons-nous une identité sexuelle ? », dans *Revue Communio*, n° 5-6 ; XXXI, 2006, p. 29

elle concerne l'être, l'ordre inscrit dans la création » (*Homélie* pour l'ouverture du Synode pour l'Afrique).

La parentalité est le lieu où s'organise le sens symbolique de la différence sexuelle.

L'identité sexuelle signifie être « homme » ou « femme » et pouvoir être « père » ou « mère », à partir d'une relation hétérosexuelle de communion.

Il apparaît ainsi que l'appartenance à un des deux sexes n'est pas un fait d'expérience immédiat, mais une réalité complexe traversant le temps, intégrant d'autres sujets dans une communion à la fois spirituelle et charnelle, celle-là même qui constitue la famille.

### **Identité personnelle et identité sexuelle**

Certes la différence sexuelle entre l'homme et la femme présente un aspect culturellement déterminé et par là conventionnel ; mais elle possède avant tout un fondement dans la réalité sexuée de l'homme et de la femme. Chacune de mes cellules comprend un chromosome XX ou XY, indépendamment de mes désirs et

de mes angoisses individuelles. Au moment de prendre conscience d'être un sujet libre, je suis déjà incarné dans un corps sexué.

Je ne suis pas ma propre origine ; j'ai certes à me construire, mais à partir de ce qui m'est donné. Entre le constructivisme du *gender* qui prétend que chaque individu doit être son propre créateur, et le naturalisme selon lequel l'homme serait déterminé par sa nature, réduisant à rien sa liberté, le christianisme nous invite à une écoute attentive de la parole que Dieu nous adresse personnellement dans le don de notre nature sexuée. Cette parole résonne en effet comme un appel adressé à notre liberté, une invitation à gérer de manière responsable ce don initial, dans le respect de l'intention créatrice qui s'y exprime :

« Ce n'est pas l'humain qui choisit d'être homme ou femme, médite Véronique Margron. Il se trouve tel. Il vient au monde et à son histoire ainsi. Mais c'est la parole prononcée sur lui et celle que lui-même pourra affirmer qui lui permettront d'habiter pleinement ce qu'il est, qui il est. La différence des sexes n'est pas un déterminisme, mais la condition d'une rencontre. Non la seule d'ailleurs. Car la sexualité devient humaine grâce à la parole ajustée qui rend compte du respect, en quelque sorte du soin, de l'attention. La différence des

sexes n'est pas d'abord une construction sociale. Elle constitue l'humain qui est de l'un ou l'autre sexe<sup>42</sup>. »

L'homme est appelé à donner sens à ce fondement biologique, qui ne se limite pas à des organes génitaux particuliers : l'humain est sexué de part en part. L'alternative homme/femme n'admet pas de tiers – même si un nombre limité de personnes peut de fait se ressentir psychologiquement indifférent, ambivalent voire androgyne.

L'identité sexuelle est essentiellement une « tâche » à accomplir ; la personnalisation consiste à s'approprier et à intégrer ce qui vit en soi, afin de parvenir à une existence personnelle « avec et pour autrui » :

« Même le sexe doit être dépassé, transcendé en vue de l'autre sexe : dans ce dépassement se trouve le bonheur, précisément dans l'acte de trouver l'autre<sup>43</sup>. »

En ce sens, la sexualité réclame de devenir consentie, orientée, offerte. L'identité sexuelle est un appel à une communion interpersonnelle ; elle devrait alors pouvoir se caractériser comme une manière d'aimer

dans la vérité de son être et de celui de l'autre :

« À toutes les entreprises de nivellement, de déconstruction, de neutralisation, le christianisme adresse la proposition d'une altérité créatrice, autorisée, incarnée, fondée sur une disposition divine commune<sup>44</sup>. »

---

42 - E. Fassin et V. Margron, *Homme, femme, quelle différence ? op. cit.*, pp. 74-75


43 - H.-B. Gerl-Falfovit, « Le genre : une théorie au banc d'essai », dans Revue *Communio*, n° 5-6 ; XXXI, 2006, p. 42

---

44 - *Ibid.*, p. 43

Pour être informé des publications des éditions Le LIVRE OUVERT et recevoir notre catalogue, veuillez nous envoyer vos coordonnées à :

**Éditions Le Livre Ouvert**  
14bis rue Ferrée  
10190 Mesnil Saint-Loup

 03 25 40 47 69

ou consulter notre site  
**[www.lelivreouvert.fr](http://www.lelivreouvert.fr)**



IMPRIMÉ PAR SEPEC  
en mars 2012

*imprimé en France*

Dépôt légal : mars 2012